

Raon-l'Étape (Vosges) 1<sup>er</sup> Octobre 1893.

Mon bien cher ami,

La confiance que vous m'avez témoignée, en me faisant part si complètement des impressions et des sentiments que vous suggérait de façon presque obsédante, cette perspective de plus en plus proche d'un brillant changement de situation auquel vous vous étiez étonné et qu'il paraît bien vous décider à accepter, comme tout ce qui vient de Dieu, votre pleine confiance, dis-je, m'a touché jusqu'au fond du cœur, et je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir communiqué des faits et des pensées que vous avez le don le plus absolu de conserver pour vous seul. Je me doutais bien, d'après ce que vous m'avez déjà raconté en juillet, que votre candidature à Paris était l'une des plus assurées de succès; et, ce succès eût été immédiat, que tout en étant profondément désolé, je n'en aurais pas été surpris. J'ajoute que ce résultat n'eût semblé prématuré à aucun de ceux qui,

déintéressés personnellement dans la question, et prenant la peine d'apprécier les candidats non pas d'après le sentiment de ceux-ci ou de leurs amis, mais en les jugeant à leurs œuvres, vous auriez eu avec quelque assiduité. Et que j'en dis n'est pas, vous le devez penser, pour vous comble de flatteries dont vous n'avez certes pas besoin pour arriver à la conscience de votre mérite. Mais je le dis parce que, ce faisant, j'ai traduit un sentiment dont j'ai recueilli l'expression de personnes en la clairvoyance et au jugement desquelles j'ai pleine foi, et qui vous apprécient avec d'autant plus d'indépendance qu'elles ne vous connaissent que parce que vous avez écrit. Donc je vous trouve beaucoup trop modeste, et pour tout dire, à côté de la vérité, quand vous attribuez vos chances à des influences étrangères à votre valeur. Que de telles influences agissent, je le veux. Mais elles agiraient plutôt contre vous, si votre personnalité toute seule ne s'imposait pour dominer les petits côtés de ces sortes d'affaires. Aussi bien, le petit mot qui vient de m'arriver de vous à la suite de votre longue lettre et qui me fait savoir le résultat définitif des réflexions du Ministère ou de ceux qui le mènent



confirme bien l'idée qu'il n'y avait  
d'influences extérieures ni avertis ni occultes  
pour vous. Si je me félicite du résultat  
quant à mon point de vue tout égoïste,  
je n'ai pas besoin de vous le dire.  
Je suis bien tenté aussi de vous en féliciter;  
car vous m'avez exprimé votre répugnance  
à arriver cette fois et à voir changer brusquement  
les habitudes de votre vie de cœur et de l'esprit  
avec un abandon si sincère et si résigné  
que j'en arrivais presque à vous plaindre  
de vous voir entraîné par un courant  
contre lequel il était difficile de résister.  
Ce qui vous rassure ne console pas  
assurément celui que vous ménagez  
avec tant de délicatesse. Si les circonstances  
de famille qui dirigent ses aspirations  
n'étaient pas quasi-touchantes, et en  
tout cas, dignes de compassion, je ne  
pourrais m'empêcher de penser que  
c'est un grand mal de ne pas savoir  
jauger son mérite propre en regard  
de celui des autres et garder la place  
que nous vaut ce mérite. Je ne vois pas  
en quoi on s'abaisse à reconnaître la  
supériorité incontestable de certains  
talents et à ~~reconnaître~~ la distance  
qui nous en sépare. En tout cas la  
clairvoyance dévouée des vrais amis  
devrait ici dissiper adroitement les  
illusions de l'amour-propre personnel.  
Je crains bien que plus d'un n'envoie pas

ainsi les devoirs de l'amitié ou manque  
parfois du courage nécessaire pour les remplir.

Enfin, puisque vous voilà mis hors de  
cause cette fois, vous aurez tout le loisir  
de vous préparer à l'éventualité d'un  
changement dont vous êtes maintenant  
bien assuré. Et, en attendant, vous continuerez  
à galvaniser et à porter en avant cette  
excellente faculté de dire trop portée à  
s'endormir doucement à l'abri des  
souvenirs d'un passé glorieux mais défunt.

Quant à vos rapports avec M. Gandemont,  
je vois que le souvenir de ce qu'il vous  
a dit de dur et de profondément injuste  
vous tient toujours bien au cœur. Je  
comprends parfaitement cela ainsi que  
la façon dont vous voudriez que cette  
chose pénible fût être si ou oubliée, de  
moins ramenée aux proportions d'un  
dissentiment purement intellectuel au  
lieu de rester comme un soupçon  
presque injurieux, en tout cas  
absolument inacceptable pour celui qui  
en a été l'objet. Je regrette bien de  
ne me sentir aucune des qualités  
nécessaires pour vous aider en cette  
~~partie~~ difficile remontée, ou même pour  
émettre un bon avis. Mais il me semble  
que vous devez surtout éviter de lui  
paraître, même indirectement et par  
intermédiaire prendre les devants. Vous  
avez fait beaucoup, plus même qu'il ne  
devrait attendre, en lui expliquant vos intentions  
de la façon que vous m'avez racontée



Le serait à lui maintenant à venir à vous,  
je sais bien qu'il n'y peut pas compter.  
Et, comme nous ne pouvons rien sur  
le tempérament ou le caractère  
de nos semblables, et que le plus sage  
est de nous en accommoder au mieux,  
il me paraît que ~~vous~~ n'aboutira  
à quelque chose ici que par un tiers.  
Mais il faudrait que ce tiers fût  
très-habile, et que son intervention  
parût spontanée. Autrement, je  
craindrais que M. Gaudemet ne  
tirât avantage pour se justifier à ses  
propres yeux, de ce qu'il soupçonnerait  
être une avance de votre côté, et que  
cette simple impression de son esprit ne  
rendît plus difficile le résultat que  
vous souhaitez. Et puis il ne peut pas  
aller trop vite. L'effet du temps sera  
la meilleure préparation à un changement  
de sentiments de la part de M. Gaudemet.  
Ce que vous me dites touchant l'occasion  
qui s'est offerte à vous de l'entendre  
à la gare de Dijon me paraît le meilleur.  
En somme, le mieux ne serait-il pas que  
son aveu, d'un jugement fut sain et  
d'une loyauté entière, qui sera naturellement  
amené à lui parla de son affaire  
quand il la verra, sachant à rebelle  
les faits qui ont causé le malentendu,  
dans leur simplicité, et déterminât ainsi  
le retrait nécessaire du soupçon émis? Sans  
faciliter cela encore, il serait bon de ne  
pas trop répandre les détails de votre entrevue  
de fin juillet, et de ne pas faire connaître



à tous des paroles inconscientes peut être, dues en tout cas à une surexcitation essentiellement passagère, qu'il ne faut pas par conséquent prendre pour le fruit d'un travail de l'esprit ou d'une volonté vraiment libre et responsable.

Je voudrais être à même de vous rendre service en cette affaire comme en toute autre. Malheureusement, je n'en vois pas le moyen et je ne puis que mettre à votre entière disposition ma bonne volonté et ma impuissance.

Je serais heureux d'entrevoir l'éventualité d'une rencontre avec vous à Paris. Au moment, mes projets se trouvent forcément en suspens, sinon arrêtés, du moins fort retardés. Nous avons espéré, en ces derniers jours de vacances, pouvoir nous réunir en famille d'une façon assez complète. Le mouvement en ce sens était commencé, quand il a fallu l'interrompre par suite d'un accident imprévu. La rougeole nous est survenue, qui a piqué l'un de mes neveux et ma plus jeune sœur. Ton mon neveu, qui n'a guère plus de quatre ans, cette maladie garde un caractère très-bénin. Ton ma sœur, qui atteint bientôt 15 ans, l'accident est plus grave: et sans être particulièrement inquiète, nous serons heureux de sortir

de la première période d'incertitude par laquelle commencent toute maladie de ce genre. En tout cas, il a fallu séparer immédiatement les enfants les portants des autres et, pour cela, les ménages ont dû se disloquer bien avant le temps prévu. Ton moi, le résultat immédiat de tout cela va être que je serai bloqué ici au moins jusqu'au 15 Octobre. Ce n'est pas que jusqu'ici je puisse rendre grand service. Mais je trouvais assez lâche d'abandonner mon monde dans la peine, alors qu'en réalité j'en suis encore le plus disponible de tous. De plus, quand la convalescence va commencer dans une semaine, j'espère, je pourrai me substituer dans le soin des malades à ma belle-sœur qui s'en est chargée jusqu'ici et que d'autres soucis rappelleront avant moi.

But, je ne puis plus rien préciser au sujet de mon séjour à Paris. Je desirais toujours, et plus que jamais depuis que vous m'avez écrit, ne pas le manquer. Mais quand pourrai-je le faire et quelle durée lui donne? Je n'en suis plus absolument rien depuis cette semaine surprise. En sachant d'ici j'en puis me dispenser d'aller passer quelques



jours à Nancy auprès de ma  
grand-mère: car si je me dis que ces  
jours sont peut-être les derniers,  
je puis fort bien supprimer le cabinet  
au Dijon qui n'a rien d'important.  
Mais, avec tout cela, me sera-t-il  
encore possible d'aller à Paris, et  
si oui, d'y être avant les tout  
derniers jours d'octobre? L'est  
fort douteux. Tout l'instant, j'ai  
puis vous dire que ceci: je renoncerais  
à tout ce qui ne me paraît pas  
essentiel pour vous remonter le plus  
tôt. Dès que je pourrai formuler  
un projet plus précis je vous en écrirai.  
Du moment que me reste la  
certitude de vous avoir encore à  
Dijon comme appui intellectuel, tout  
je ne serais plus me passer, je  
sacrifierai plus facilement aux  
devoirs de famille et aux nécessités  
supérieures le désir qui me reste au cœur  
de vous retrouver avant la reprise  
normale de nos travaux d'année.

Salut quelques mots fort déçus  
et bien pâles au regard des chaleureux  
accents de votre affectueuse épître.  
Mais je me sens tellement inférieur  
à vous que je ne puis plus m'en excuser.  
Veuillez seulement témoigner mon  
respectueux souvenir à votre belle famille  
et à Madame Talieilles. N'oubliez pas  
ma cause traditionnelle pour Jean et  
retenez pour vous l'expression la plus vive  
de mes sentiments d'amitié.

K. Jarry

28

スミ



Monsieur Raymond Salcilles.  
Professeur à la Faculté de Droit de Dijon.

Vaux.

par Etang-sur-Arroux.

Loire-et-Saône.

NEVERS  
2  
OCT  
93  
NEVRE

ST LOUIS MO  
25  
OCT  
93  
SADLER